Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

10 | 1998

L'indicible et ses marques dans l'énonciation

Introduction

On ne peut pas me dire : « il faut le taire »

Jean-Jacques Franckel et Claudine Normand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/948>

DOI : 10.4000/linx.948

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 1998

Pagination : 7-12

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Jean-Jacques Franckel et Claudine Normand, « Introduction », *Linx* [En ligne], 10 | 1998, mis en ligne le 03 juillet 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/linx/948> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.948>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Introduction

On ne peut pas me dire : « il faut le taire »¹

Jean-Jacques Franckel et Claudine Normand

- 1 L'indicible était le thème proposé pour ce numéro. Qu'il l'ait été par nous (les coordinateurs) ne signifie pas qu'il nous paraissait parfaitement clair. Nous en avons pris conscience dès qu'il fallut expliciter notre projet auprès de ceux qui étaient partie prenante dans le programme dont ce travail marque l'achèvement². Il n'est pas exclu que nous ayons été séduits par un mot échappant au métalangage habituel, un défi en somme pour des linguistes, résolument tournés vers le dire, ses bases (la langue) et ses réalisations (énoncés, discours, textes). Du charme, si ce fut le cas, nous ne pouvons rien dire, mais nous pouvons, en linguistes, avancer quelques raisons de ce choix.
- 2 D'abord le désir d'aller contre l'opinion courante, depuis les romantiques, chez beaucoup de ceux qui font métier d'écrire, selon laquelle la langue elle-même, fatiguée par l'usage, desséchée par l'abstraction, serait devenue inapte à dire l'essentiel, le sens caché des choses. Ce lieu commun qui nourrit la tradition du commentaire de texte a été habilement repris et réinterprété par R. Barthes, sans pour autant, selon nous, faire justice à la langue :

«On en revient une fois de plus à la dure loi de la communication humaine : l'originel n'est lui-même que la plus plate des langues, et c'est par excès de pauvreté et non de richesse, que nous parlons d'ineffable (...) On entend souvent dire que l'art a pour charge d'exprimer l'inexprimable : c'est le contraire qu'il faut dire (...) : toute la tâche de l'art est d'inexprimer l'exprimable, d'enlever à la langue du monde, qui est la pauvre et puissante langue des passions, une parole autre, une parole exacte.»³
- 3 Notre propos n'est pas l'écriture ni plus généralement l'esthétique⁴ et nous n'adopterons pas davantage cette supposition d'un sémioticien contemporain :

«Le sémioticien, je suppose, peut parler de l'élan, encore dicible, qui pousse à «dire l'indicible», élan qu'il décrira comme un oxymore, mais non de l'indicible en tant que tel.»⁵
- 4 Nous posons que, de l'indicible, on peut essayer de parler en linguistes, la langue, ni pauvre ni riche, étant la première fabrique du sens.

- 5 Remarquons d'abord que dans l'usage ordinaire *l'indicible* n'est pas *l'ineffable*, intuitivement senti plus radical, malgré la proximité sémantique. On peut préciser cette intuition par une première remarque linguistique : alors qu'on parle aussi bien d'un plaisir que d'un chagrin indicible, ineffable ne peut s'appliquer qu'au plaisir (*un chagrin ineffable). Les exemples de Littré le confirment : si les deux termes sont définis de façon équivalente (*ce qu'on ne saurait dire, exprimer / ce qui ne peut être exprimé par des paroles*) à l'indicible sont réservés la peine, les tourments, les horreurs, à l'ineffable la joie, les délices et les marques de l'amour divin.
- 6 Les deux termes suivent le même schéma de dérivation, très productif, d'adjectifs dits à sens négatif, mais le fait que le champ d'application de l'un soit englobant par rapport à l'autre (Littré propose *indiciblement heureux*) incite à rechercher quelque différence sémantique non marquée dans les définitions de dictionnaires. *Ineffable* dont l'étymologie n'est pas directement sensible, est du côté de ce qu'on ne cherche pas à exprimer (à faire sortir de soi), la plénitude de l'expérience se suffisant à elle-même; il appartient au paradigme du bonheur musical, du plaisir du corps, de l'extase mystique; alors qu'*indicible* renvoie clairement au dire, en même temps qu'il l'écarte d'une négation. C'est sur ce refus qu'il faut revenir car les marqueurs linguistiques de la négation ne sont pas du même ordre qu'une négation logique.
- 7 Sans entrer dans les subtilités rhétoriques de l'antiphrase ou de la litote qui sont de l'ordre du style , on rappelle que l'évaluation linguistique ne relève pas du choix binaire mais de la gradualité; la négation en est un cas limite : un enfant insupportable est plus ou moins difficile à supporter, un événement improbable a quelque chance de se produire tout de même, ne se distinguant du probable que par sa place plus éloignée par rapport à certain dans l'échelle d'évaluation subjective propre au locuteur.
- 8 *Indicible* d'ailleurs se définit par rapport à *dire* plus qu'à *dicible*, terme purement métalinguistique, inconnu des dictionnaires d'usage et qui semble fabriqué pour les besoins de la symétrie. Ce terme négatif ne désigne pas , selon nous, l'impossibilité d'une formulation mais sa difficulté. Il renvoie à l'effort d'une énonciation jugée non adéquate, à ce qui est ressenti comme un travail, parfois un échec à dire. Car toute langue résiste au sujet qui cherche à parler adéquatement du monde, ou de la langue elle-même, un énoncé résiste à l'intercompréhension et un texte au déchiffrement, ou à la traduction. Pour autant les dire respectivement *inadéquate*, *inintelligible* ou *ininterprétable*, c'est simplement marquer qu'il y faut des efforts, que la réussite est inégale et qu'il arrive parfois qu'on renonce à formuler ce qui semble échapper aux mots. De là part toute la littérature mais aussi bien la réflexion des linguistes. *L'indicible* désigne ce secteur de l'énonciation où un sujet rencontre des obstacles à dire ce qu'il vise ou à comprendre ce qui lui est adressé; s'y affronter en linguiste c'est chercher à retrouver les potentialités de la langue qui sont à l'oeuvre dans le travail d'écrire et dans l'énonciation ordinaire, souvent sans qu'on en prenne conscience, cette plasticité formelle et sémantique que Humboldt appelait son *energeia*.
- 9 Pour nous, l'indicible est partie intégrante de la pratique du linguiste dès lors qu'il s'occupe de sémantique, dans la mesure où l'objet d'étude se confond avec l'instrument d'étude, dans la mesure où la métalangue est dans la langue. Les conséquences omniprésentes et multiformes de ce phénomène peuvent s'appréhender à travers l'indicible en tant que constitutif même de l'approche du sens des mots, des phrases, du texte. Tenter d'en expliciter le sens passe nécessairement par une activité de *reformulation* qui, fondée sur les propriétés de foisonnement du langage entraîne

nécessairement déformation et approximation. Dire autrement, avec d'autres mots, c'est nécessairement dire autre chose. Le sens est une *activité*, une activité qui toujours déplace et altère, crée le lieu d'une sorte de «trou noir». Le sens n'est pas le thème dont les différentes matérialisations, inscrites dans des rapports de synonymie ou de paraphrase seraient des variations. En fait, tout est variation. Et l'on n'étudie une forme comme variation d'une autre qu'en fixant provisoirement l'une comme pôle de référence de l'autre, le temps de stabiliser une comparaison qui se dissout aussitôt qu'une autre apparaît, propre à la mettre en lumière : c'est une articulation dont chaque élément est un pivot dont chaque variation devient thème tour à tour, un miroir qui n'existe que par les reflets indéfinis qu'il engendre.

- 10 C'est ce point aveugle du sens que cernent ou que traquent, chacun à leur manière les différentes contributions, d'inspiration par ailleurs très variée, que l'on trouvera dans ce numéro, et dont ressort finalement un constat essentiel, dont la trivialité n'est qu'apparente : le langage ne dit jamais que ce qu'il dit, les textes et les phrases construisent du sens, et ce sens n'existe pas en dehors de ces textes et de ces phrases dans leur matérialité. En même temps, ce que disent ces textes et ces mots n'est pas, le plus souvent, de l'ordre d'une finitude et peut être sans cesse redéployé. C'est dans ce redéploiement, cette *circulation* que se fonde le sens, l'interprétation, la signification.
- 11 Certaines des matérialités constitutives des textes peuvent elles-mêmes être appréhendées comme des formes de l'indicible. C'est ce que montre Véronique Dalhet en faisant apparaître que certains modes d'action de la ponctuation sur le référé, analysables comme un processus de non congruence, autorisent à les identifier comme une forme de l'indicible.
- 12 L'article de Beth Brait traite la question du dicible et de l'indicible à travers les positions assumées par le sujet du discours dans différentes situations d'énonciation. A partir des concepts de Mikhaïl Bakhtine, se trouve menée une réflexion sur la diversité des positions discursives assumables par un sujet.
- 13 Jean-Jacques Franckel aborde de front la question de l'indicible en cherchant à dégager ce qui est propre à fonder l'unité du verbe *dire* en français à travers la diversité de ses emplois et de ses constructions.
- 14 Jacques Courcil s'intéresse à la littérature antillaise en tant que bilingue (français - créole) produite dans une langue double dont l'une est « muette » : elle s'écrit en français, le créole jouant le rôle de la muette. Le français créolisé et le créole français sont des exemples de « commotion de langues » dans un même sujet. A la fois douloureuse et muette, la diglossie créole est un cas particulièrement clair d'identification du sujet à sa langue, précisément parce que c'est une identification manquée. Le sujet parle français mais son identification est créole.
- 15 Michèle Perret relève et commente des emplois de l'expression, relativement fréquente dans les textes médiévaux : le « sorplus » pour désigner « l'indicible étreinte » des amants qui ne relève plus du racontable.
- 16 Claudine Normand fait apparaître un effet de sens propre à un des emplois de *encore*, qu'une sémantique liée à une problématique de la vérité laisse échapper : en s'inscrivant dans la continuité du présent, *encore* fait entendre en l'évitant le *ne...plus* qui en marque l'arrêt. L'auteur s'autorise de cette propriété pour appréhender *encore* comme un marqueur énonciatif.

- 17 Cristina Casadei Pietraroia étudie les processus spécifiques de la construction du sens dans l'activité de lecture en langue étrangère. Celle-ci combine deux types de particularités : d'une part, celle de la compréhension de l'écrit en général, qui doit intégrer une série de variables et de paramètres qui lui sont propres, et d'autre part celle du traitement du sens à partir d'une langue étrangère.
- 18 Tokiko Ishihara aborde ce qui pourrait bien constituer une forme d'indicible. En s'appuyant sur des exemples variés, elle montre que dans certains types de dire, on ne peut appliquer les transformations classiques en oeuvre lorsqu'on transpose du style direct au style indirect, et réciproquement. L'énonciateur qui transpose doit interpréter sur des modes spécifiques le dire du locuteur lorsque celui-ci se présente de quelque façon hors-norme, et mettre en oeuvre des règles complexes qui ne sont pas réductibles à une pure transposition syntaxique.
- 19 D'autre part, deux articles s'intéressent à la question du temps et de l'aspect dans le discours.
- 20 José Luiz Fiorin s'appuie sur les résultats des considérations devenues classiques d'Emile Benveniste à propos de l'opposition discours / récit pour conceptualiser une opposition entre système *énonciatif* et système *énoncif*, afin de rendre compte des trois moments structurellement remarquables dans la structuration d'un système temporel : le moment de l'énonciation, le moment de la référence et le moment de l'énoncé.
- 21 Diana Luz Pessoa de Barros se situant dans une perspective plus précisément sémiotique met en évidence à partir de plusieurs exemples différentes sources de rupture de la linéarité temporelle des textes parlés (correction, répétition, insertion) selon des procédures qu'elle apparente à des organisations poétiques de l'expression
- 22 Pedro Mascarello-Bish partant de l'éclairage que la sémantique cognitive paraît propre à apporter à l'appréhension de l'indicible s'intéresse aux manifestations sensibles intériorisées du langage dans leur relation aux références dites objectives et aux données perceptives sensorielles du sujet.
- 23
- 24 De la diversité de ces contributions se dégage l'objet que nous nous sommes finalement donné : analyser des exemples divers de ces obstacles à dire, définir, reformuler, interpréter, tous problèmes de construction du sens que la langue, dans son usage ordinaire, permet généralement de résoudre et dont la subtilité ne se révèle qu'à l'analyse.
- 25 Bien d'autres approches de l'indicible auraient été possibles. N'a pas été abordée par exemple la question de l'inadéquation du langage pour expliquer la façon de faire un noeud, du tricot ou un pliage en papier. L'analyse de ces valeurs référentielles (qu'un dessin ou un geste parvient à représenter d'une façon beaucoup plus adéquate et immédiate) peut constituer un révélateur de propriétés fondamentales du langage.
- 26 On a laissé également de côté l'indicible auquel se confronte le psychanalyste; aussi bien les séquences de «discours insensé - qui justement prennent de leur caractère insensé leur sens» lorsque dans le rêve elles tentent de structurer «le chaos imaginaire», «ce quelque chose d'à proprement parler innommable»⁶, que, dans le discours courant, les «trébuchements» du lexique et de la syntaxe, ou simplement, en contrepoint de toute intention, les effets de l'inconscient liés à la variabilité sémantique. De ce qui se produit là, le linguiste n'a rien à dire, c'est l'affirmation

répétée de Lacan. Elle est peut-être excessive aujourd'hui, mais ce serait l'objet d'une réflexion sur la langue qui n'a pas été directement abordée ici⁷.

- 27 Tel quel, cet ensemble, dans sa diversité un peu déconcertante montre que son titre un peu provocateur rencontrait bien des problèmes linguistiques. Défi relevé ?
-

NOTES

1. J. Roubaud, *Quelque chose noir* (22).
2. Le programme de recherche mené conjointement par des linguistes de Paris X et de l'Université de Sao-Paulo (convention CAPES-COFECUB) a pour titre *La construction du sens*.
3. *Essais critiques* (14.15), Paris, Seuil, 1983.
4. ni l'éthique que Wittgenstein englobe dans ce qui ne relève que du vécu et du montré, affirmant que « Ce dont on ne peut parler il faut le taire ». (*Tractatus logico-philosophicus*, 7^{ème} et dernière proposition).
5. Raï Dorra, « le souffle et le sens », in *Lire Greimas* (201), dir. E. Landowski, Limoge, PULIM, 1997.
6. J. Lacan, *Séminaire II*, Seuil, p. 196-200
7. C'est une des questions dont le colloque *Linguistique et psychanalyse* de Cerisy (septembre 1998) se propose de débattre.